Document generated on 10/12/2024 2:25 a.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Une femme amoureuse

Marcelle Gauvreau, *Lettres au frère Marie-Victorin. Correspondance sur la sexualité humaine*. Présentées par Yves Gingras et Craig Moyes, Montréal, Boréal, 2019, 279 pages

Lucia Ferretti

Volume 14, Number 3, Summer 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93555ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ferretti, L. (2020). Review of [Une femme amoureuse / Marcelle Gauvreau, *Lettres au frère Marie-Victorin. Correspondance sur la sexualité humaine*. Présentées par Yves Gingras et Craig Moyes, Montréal, Boréal, 2019, 279 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *14*(3), 9–9.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une femme amoureuse

Lucia Ferretti
Chef de pupitre, histoire et culture

MARCELLE GAUVREAU
LETTRES AU FRÈRE MARIE-VICTORIN. CORRESPONDANCE SUR LA SEXUALITÉ HUMAINE
PRÉSENTÉES PAR YVES GINGRAS ET CRAIG MOYES
Montréal, Boréal, 2019, 279 pages

En 2018, Yves Gingras a fait paraître, sous le titre de *Lettres biologiques*, la partie de la correspondance de Marie-Victorin à Marcelle Gauvreau qui porte sur la sexualité humaine. Second volet du diptyque, on a cette fois les lettres de la jeune femme à son mentor. Il s'agit d'un corpus d'une trentaine d'écrits répartis sur un peu plus de huit ans, entre décembre 1933 et février 1942. Disons d'emblée qu'on lit ici la prose d'une scientifique et d'une véritable écrivaine.

« Une rencontre inattendue », « Un apostolat laïque », « Un amour difficile à cacher » « Des enquêtes discrètes auprès de ses amies » : c'est sous ces quatre sous-titres que Gingras et Moyes, dans leur présentation, situent l'intérêt de cette correspondance à la fois scientifique et amoureuse. Marcelle Gauvreau est née en 1907 à Rimouski, mais elle grandit à Montréal, où son père occupe jusqu'à sa retraite le poste de registraire du Collège des médecins. Son enfance et sa jeunesse sont marquées par de terribles maladies, poliomyélite puis tuberculose, qui l'immobilisent longtemps, contrarient son désir d'entrer dans la vie religieuse, et lui laissent pour la vie une santé fragile.

C'est par son père que la jeune femme rencontre Marie-Victorin au début des années 1930. L'homme de sciences, de vingt-deux ans son aîné, aura sur son destin une influence décisive. Elle entre au service de l'Institut botanique en 1932, poursuit parallèlement ses études universitaires jusqu'à l'obtention d'une maîtrise en 1939 ; elle soutient l'action des Cercles des jeunes naturalistes puis fonde en 1935 l'école de l'Éveil pour initier aux sciences naturelles les enfants d'âge préscolaire ; enfin, elle devient responsable des services éducatifs du Jardin botanique et commence à publier des textes scientifiques ou de vulgarisation avant même la mort accidentelle de Marie-Victorin à l'été de 1944. C'est le début d'une activité de publication qui continuera jusqu'à sa propre mort, survenue en 1968.

Gauvreau s'applique consciencieusement à ce que lui demande Marie-Victorin. Elle décrit l'anatomie et la physiologie féminines avec précision et finesse, avec une pudeur pleine de maturité aussi, et une imperméabilité totale aux prescriptions morales de son époque. Sans timidité, elle-même questionne son interlocuteur à l'occasion. Ainsi, tous deux font-ils leur mutuelle éducation sexuelle d'une manière qui semble leur convenir. Marie-Victorin, comme on sait, ira toutefois plus loin pendant ses séjours à Cuba.

Cet échange révèle beaucoup sur les deux épistoliers, beaucoup aussi sur le rapport du Québec à la sexualité dans la première moitié du XXe siècle.

Mais c'est pour d'autres raisons que le livre vaut surtout. D'abord, il fait réellement mieux connaître Marcelle Gauvreau. À une époque où une femme qui n'est ni mère ni religieuse doit porter le lourd poids de la déconsidération sociale pour sa vie jugée vide et inutile, Gauvreau voue à Marie-Victorin non seulement une admiration sans bornes, mais aussi une gratitude éperdue, qu'elle exprime très souvent : il lui a donné la chance d'exercer un emploi qu'elle aime et par lequel elle peut aider sa famille pendant la Crise, il encourage et donne tout son sens à sa vocation scientifique, il la soutient dans ses études et son œuvre de l'Éveil. De là, une confiance absolue qui l'empêche d'éprouver le moindre scrupule à l'exploration de son corps, et même de penser qu'elle pourrait en avoir ; de là, aussi, le sentiment de la légitimité de leur amour, que rien n'altère, pas même les remarques de mère Marie des Anges, la sœur religieuse du botaniste.

Cet amour, caché autant qu'il est possible grâce à un impitoyable et constant contrôle de soi, la fait s'épanouir, offrir à la ronde une bonne humeur et un enjouement contraires à ce que son temps attend des « vieilles filles », toutes présumées « refoulées ». Non, rassure-t-elle son correspondant, vivifiée par cet amour, elle ne ressent aucun besoin du mariage. S'il lui manque pourtant quelque chose, reconnaît-elle, c'est d'être par célibat à jamais privée d'une présence tendre et de la moindre caresse. Une fois seulement, semble-t-il, en janvier 1942, Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau se sont rapprochés (p. 222).

Et puis, que de précautions, dans les familles nombreuses d'autrefois comme dans les couvents aux dortoirs entassés, pour dissimuler tout ce qui touchait aux menstruations ! Que d'ignorance jusqu'aux noces et même après ! Que de prières avant de consommer le mariage ! Quel contrôle social sur les fréquentations masculines des femmes célibataires, et à quelle retenue celles-ci étaient-elles sans cesse contraintes !

C'est cette longue habitude de réprimer sans merci toute expression publique de ses sentiments qui a rendu possible ces deux tristes chefs-d'œuvre que sont les lettres du 21 mai 1939 et du 23 juillet 1944. Dans la première, Marcelle Gauvreau encaisse sans en avoir l'air le coup terrible que lui a porté le rapport circonstancié des expériences de Marie-Victorin sur quelques « courtisanes » cubaines. La lutte extrême qu'elle a livrée contre elle-même pour calmer son tumulte, dans laquelle elle a dû mobiliser toutes ses ressources, est trahie seulement (mais elle s'organise pour que le frère puisse, s'il le veut, ne pas s'en rendre compte) par le délai et la longueur de la réponse, la rigueur de sa construction, et la réussite de son auteure à transposer dans un registre et sous une forme qui lui sont acceptables la nouvelle relation proprement insupportable dans laquelle Marie-Victorin l'a placée avec lui-même et avec Lydia. Quant à la seconde lettre, reproduite en annexe, c'est probablement le seul gémissement que s'est autorisé l'épistolière après la mort subite de son grand amour. À mère Marie des Anges, elle raconte la dernière semaine de la vie du frère en laissant libre cours à une affliction qui masque l'ampleur de son anéantissement ; nous seuls pouvons deviner celui-ci, maintenant que nous avons lu sa correspondance.

Comme l'écrivent les deux présentateurs, entre Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau, s'il ne s'agit peut-être pas de « l'un des grands échanges épistolaires de l'histoire, du moins [c'est] l'un des plus curieux » (p.10). Il révèle beaucoup sur les deux épistoliers, beaucoup aussi sur le rapport du Québec à la sexualité dans la première moitié du XXe siècle. ❁